

La Destruction de Louvain

(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Louvain (Leuven), jeudi 27 août (1914)

Le premier témoin a poursuivi de la sorte son récit émouvant :

Le jeudi, vers six heures du matin, un officier allemand est venu nous tirer de l'étable, où nous avions passé la nuit.

Nous traversons la ville enveloppée de flammes. On voyait, ici et là, des cadavres de civils. L'un d'eux avait les vêtements en train de brûler. Des groupes de soldats allemands continuaient à bouter le feu aux maisons encore intactes.

Nous avons l'intention de gagner Tervuren pour, ensuite, passer à Bruxelles ; mais nous étions à peine arrivés à la rue du Marais qu'il a commencé à pleuvoir avec une violence telle que nous nous sommes réfugiés dans une maison. Nous venions d'y entrer quand on nous fit dire que, à neuf heures, la ville allait être bombardée. Il était alors huit heures.

Il s'ensuivit une fuite folle. Des gens sortaient de toutes les rues, avec les seuls habits dont ils étaient revêtus, tirant par la main les enfants à peine habillés. C'était lamentable. De vieilles personnes et des invalides étaient transportés dans des brouettes et des tombereaux. On courait aussi vite que l'on pouvait.

Aussi loin que portait la vue, la route était noire de monde.

Mais nous étions sains et saufs. Le lendemain, nous sommes arrivés à Bruxelles, après avoir passé trois nuits sans dormir ainsi que trois jours et trois nuits sans manger. Mon père, qui se trouvait dans une autre colonne de prisonniers, n'est arrivé que quatre jours plus tard. Il avait erré çà et là avant de pouvoir entrer dans Bruxelles.

Dix jours plus tard, quand je suis revenu à Louvain, la rue de la Gare n'était plus qu'un monceau de ruines. Une vingtaine de maisons restaient debout, sur une surface d'un kilomètre. Tout le beau quartier de la ville avait brûlé. Ma maison, qui avait échappé au désastre, avait été pillée. Matelas, linge de maison, vêtements, tout avait disparu. La malle en fer, dans laquelle nous préservions la vaisselle en argent, était fracturée et vide. On avait également volé et cassé, par pure méchanceté, un grand nombre de bouteilles de vin.

Toutes ces choses, je les ai vues de mes propres yeux. On ne peut pas exagérer en le répétant, parce que ce récit est encore très en-dessous de la réalité. C'est trop horrible pour parvenir à le raconter. Il faut être passé par là et, moi-même, je me demande parfois si c'est vraiment arrivé, s'il ne s'agit pas d'un cauchemar ...

Les Allemands prétendent que les civils les ont attaqués. Ils écrivent dans leurs journaux que les femmes et les prêtres distribuaient des armes aux

habitants, qu'il y avait un dépôt d'armes dans l'église Saint-Pierre, incendiée pour cette raison. Tout cela n'est qu'un tissu de mensonges.



Voici comment je m'explique ce qui s'est passé :

Le groupe (d'Allemands) qui est sorti de la ville à toute vitesse se figurait que les alliés gagnaient du terrain. Arrivés à la porte de Malines, ils ont vu au loin un groupe de soldats allemands que, dans les ténèbres de la nuit, ils ont pris pour des Français, ouvrant le feu sur eux. Les autres ont riposté et c'est ainsi qu'a commencé la fusillade dans les rues.

Le fait suivant tend à démontrer que cette version peut être la bonne version :

Un de mes amis, réfugié durant la rixe dans une cave de la rue de la Gare, entendit que l'on frappait à sa porte vers dix heures du soir. Il ouvrit

et dix soldats allemands, accompagné d'un officier, s'introduisirent précipitamment et l'obligèrent à les cacher, "*parce que*", déclara l'officier, "*des Français sont sur nos talons.*"

J'ose affirmer, en tout cas, que les civils n'ont pas tiré. Et c'est à croire que les Allemands ont fait tout cela afin de pouvoir voler et mettre à sac, parce que plusieurs personnes ont vu dévaliser leur maison avant qu'on l'incendie.

Ici se termine le récit du magistrat. (N.d.T.)

* * *

L'autre témoin raconte ainsi la fin de son odyssée :

Le 27 (août 1914), vers quatre heures du matin, on nous a fait nous lever. Nous avons dormi sur un lit de boue. J'ai observé quelques visages crispés, avec des symptômes d'aliénation mentale et, en effet, durant cette journée, deux cas de folie se déclarèrent. J'en ai vu cinq au cours de notre captivité.

A quatre heures et demie, on nous a fait marcher en direction de Malines et on nous a dit de nous placer devant les Allemands afin de leur servir de bouclier humain, nous faisant tuer avant eux.

Nous avons obliqué vers Tildonk et, pendant tout le trajet, les Allemands enfonçaient les portes des maisons pour les fouiller. Les hommes avaient fui, il ne restait que les femmes. Les rares hommes, que nous rencontrions, venaient grossir nos rangs.

Ce matin-là, nous sommes arrivés à Rotselaar, sur le chemin d'Aarschot ; j'ai vu de loin plusieurs maisons incendiées. Les habitants avaient beaucoup souffert. Sur le seuil d'une maison incendiée gisait le cadavre d'un homme en manches de chemise, auprès d'un porc égorgé et abandonné. Plus loin, dans une autre maison calcinée, il y avait les corps d'un homme et d'une femme, complètement grillés par le feu ; la femme était couchée sur le côté, le ventre ouvert, les entrailles pendant et le bras gauche devant le visage, comme pour ne pas voir l'horreur de la scène ; son visage dégageait une indescriptible expression d'épouvante.

Nous sommes arrivés près de l'église de Rotselaar et, dans le petit cimetière, j'ai vu une douzaine d'Allemands avec des pelles et on nous a dit qu'ils étaient en train de creuser notre sépulture parce que nous allions être fusillés. Près d'eux, un peloton s'occupait de charger les armes.

Nous sommes entrés dans l'église pour faire nos dernières prières et nous avons entendu plusieurs tirs dans la partie de l'abside. On dit qu'ils ont commencé à fusiller. Un vieux prêtre, tournant le dos au grand autel, tend les bras pour nous bénir. C'est le curé de Herent.

Tous les habitants de Rotselaar se trouvent déjà dans l'église. Il y a de nombreuses femmes et beaucoup d'enfants en bas âge.

On nous y donne un verre d'eau, le premier que nous buvons depuis vingt-quatre heures, c'est tout.

Une heure plus tard, un officier allemand nous dit que, à partir de ce moment-là, nous sommes pris en charge par un autre commandant et qu'il ne doit plus s'occuper de nous. Cette allocution me semble sinistre. Je demande un crayon et j'écris un suprême adieu à ma famille au dos de mon certificat de baptême que j'ai sur moi. Une âme charitable le remettra à mes proches, quand on trouvera mon cadavre.

Nous sommes sortis de l'église et avons emprunté le chemin d'Aarschot, où l'on nous adjoint deux autres groupes de prisonniers. Nous devons être environ deux mille, en comptant quelque deux cents femmes et enfants. On nous dirigeait à nouveau vers Louvain.

Nous sommes entrés dans la ville par le canal, la grand-route de Malines, la place Sainte-Marguerite, où brûlait encore la dernière maison de la rue de Diest, sur un de ses coins.

Nous sommes passés difficilement parce que la chaleur était intense et que les murs des maisons incendiées menaçaient de s'écrouler sur nous.

Nous sommes néanmoins passés et on nous a regroupés autour de la Grand' Place.

On nous a déclaré que nous servions d'otages, que l'on avait exigé de la ville une contribution de guerre et que si cette dernière n'était pas payée dans un délai d'un quart d'heure, nous serions fusillés.

Nous sommes restés ainsi pendant une heure. Après on nous a conduits, par la rue de la Gare, à

travers les décombres jusqu'à la gare elle-même, où on nous a laissés jusqu'à la nuit pour nous embarquer ensuite dans des wagons à bestiaux, nous mettant à quarante-cinq personnes dans chacun d'eux. Nous avons passé la nuit à la gare.

Roberto J. Payró

Copyright, 1982-2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « *La destrucción de Lovaina (2)* », in LA NACION ; 18/03/1915.

N.d.T. :

« *Ici se termine le récit du magistrat* » : il s'agit vraisemblablement de Maître Vanghienderthal, jeune substitut du procureur du roi à Bruxelles, mentionné par Roberto J. Payró dans « *Diario de un incomunicado. La guerra vista desde Bruselas (11)* » (publié dans *La Nación* du 28/11/1914 et repris sur notre site à la date du 26/08/1914.

Photo extraite de
HANOTAUX, Gabriel ; **Histoire illustrée de la guerre de 1914** ; Gounouilhou, 1915 ;
Tome 6, Chapitre XVII, page 159.

<http://digicoll.library.wisc.edu/cgi-bin/History/History-idx?type=header&id=History.Hanotaux06>